

Voyage au cœur d'un vieux rêve d'enfant... (Première partie)

« Le voyage n'est jamais celui qu'on attend. Que l'horizon se dérobe, rien à dire ; il est dans sa nature même de fuir. C'est la destination qui se moque vraiment de nous. Nos chemins nous mènent toujours ailleurs. Certains s'agaceront de cette indocilité. Les autres savent du plus profond de leur âme que c'est un autre nom pour le sel de vivre. »

Eric Orsenna

Gamin, mes parents et moi allions, comme dans la chanson de Michel Jonas, en vacances au bord de la mer. À Nieuport, je me souviens que, du haut de l'estacade, je regardais avec envie les bateaux entrer et sortir du chenal. Déjà à cette époque, je les préférais sortants ; c'était déjà l'idée du voyage qui commence. Leur étrave, après le calme du chenal, pointait vers le large, s'attaquait au clapot puis à la houle, voire aux lames qui les attendaient au bout de la jetée. Les chefs de bord, tout affairés qu'ils étaient à la manoeuvre, ne jetaient pas même un regard vers le petit garçon que j'étais et qui agitait les mains en guise d'encouragements enthousiastes.

À Nieuport, j'y suis retourné à bord de l'Otter (c'est le nom de notre voilier). Il y avait – il y a toujours – un ou l'autre gamin qui admire en rêvant, les bateaux se croisant dans le chenal. Ce jour-là, j'ai levé le regard vers lui et c'est moi qui l'ai salué. À chaque occasion depuis, partout dans le monde, je recommence. Je crée ainsi un lien. Le gamin rayonne et me rend mon salut en faisant de grands signes... C'est ma façon de m'excuser – en quelque sorte - d'avoir ce privilège que je lui souhaite lorsqu'il sera plus grand. C'est un peu comme si je lui murmurais : « Un jour peut-être, tu dois y croire, ce sera ton tour ! Tu pourras partir en mer et vivre tes rêves d'aventures et de découvertes. »

C'est au partage de ces rêves devenus pour moi réalité que je vous invite. A travers mon récit, vous reconnaîtrez des endroits connus, d'autres moins ou pas du tout. Vous vous rappellerez certains de vos voyages, vous reconnaîtrez des cartes postales reçues d'amis partis en vacances au bout du monde, vous reverrez les cartes de géographie ayant accompagné vos études, vous retrouverez des paysages vus à la télévision. Vous découvrirez peut-être des endroits inconnus et comprendrez peut-être davantage cette envie de nomadisme qui nous a décidés, ma femme et moi, à partir... C'était il y a trois ans. En octobre 2011. Je venais d'avoir été admis à la retraite.

J'ai bien souvent pensé à cette idée de partage mais, devant la difficulté, chaque fois, je me suis dérobé. Et puis notre ami Martial m'a fort amicalement défié et c'est peut-être de cela que j'avais besoin. Je me suis dit : « Pourquoi ne pas essayer quand même ? » Et puis je me suis rappelé le merveilleux recueil de textes consacrés à *La mer dans la littérature française*. Son auteur, le belge Simon Leys écrit en préface : « *Entre les hâbleries des gens de lettres (qui parlent de ce qu'ils ne savent pas) et les silences des gens de mer (qui savent mais ne parlent guère), heureusement qu'il s'est trouvé quelques marins qui se sont mis à écrire et quelques écrivains qui surent naviguer.* » Je ne suis pas écrivain et je ne suis pas encore tout-à-fait un marin mais je reconnais que lorsque l'on va en mer, on ne peut que partager l'avis du critique littéraire Olivier Le Naire qui écrit dans *LeVif/L'express* : « *A part la Joconde face*

à ses hordes d'admirateurs, sans doute est-ce la mer, contemplée par les terriens, qui a inspiré le plus de commentaires oiseux et d'envolées définitives. « Homme libre, toujours tu chériras la mer », pérorait Baudelaire qui la haïssait plutôt tandis qu'à l'inverse, Eric Tabarly notait lui, dans ses Mémoires : « Aux doux rêveurs qui s'imaginent trouver la liberté sur la mer, je suggérerais d'aller la chercher ailleurs. »

Dans le bourlingage en bateau qui représente notre choix de retour au nomadisme, il y a deux aspects qui se complètent et parfois s'opposent. Il s'agit de notre plaisir d'être en mer, en traversée, et celui d'accoster et de découvrir des terres encore inconnues de nous. Cet harmonieux mélange s'est construit au cours de nos années d'apprentissage de notre futur métier de retraités marins. C'est ainsi qu'en famille, nous y avons consacré toutes nos vacances, sillonnant l'Atlantique en navigations côtières sur dériveurs (420/470), sur un petit cotre anglais (un « Privateer »), un Etap 21 puis un Etap 35. A partir de l'acquisition de ce dernier, nos ambitions de plus longues traversées ont pu s'exprimer. Nous partions des eaux néerlandaises (Veerse Meer et Oosterschelde) et parcourions la Manche d'E en O au début juillet (Nous « démanchions » comme on dit dans notre jargon de marins) et « renmanchions » pour revenir fin août et reprendre notre travail en septembre. C'est dans ces moments que j'ai ressenti ce sentiment très fort de passage. La première fois, c'était en 98, à l'occasion de notre traversée de la Mer Celtique dont la réputation n'est plus à faire. Mes enfants avaient alors 8 et 10 ans. Leur insouciance était inversement proportionnelle à mon sens des responsabilités. Ensuite, notre première longue traversée : 9 jours et demi pour rallier l'archipel des Açores. C'était en 2001. 9 jours pour revenir... Enfin, l'été 2002 où nous y sommes retournés pour visiter l'île de Florès, la plus occidentale de l'archipel. La plus jolie. 12 jours et demi aller, la même chose pour le retour.

Joseph Conrad écrivait dans « le miroir de la mer »¹ : *« L'attention s'évanouit. La mer est vraiment le seul endroit au monde où les jours, les semaines et les mois sombrent aussi vite dans l'oubli. Ils semblent s'évaporer avec autant d'aisance et de légèreté que les bulles le font dans les tourbillons du sillage d'un bateau. »*

Ce qui s'opère en nous lorsque nous traversons, c'est une sorte de métamorphose. Cette transformation s'installe lentement au fur et à mesure que nous nous éloignons de la terre. Elle diffère en fonction de la personnalité de chacun des membres de l'équipage. Mille après mille, l'immensité océane nous avale comme la baleine a avalé Jonas. Comme Jonas, nous devons ruser pour qu'elle nous rende à la terre... À ce propos, Madame de Staël écrivait : *« [...] tout est solennel dans un voyage dont l'Océan marque les premiers pas : il semble qu'un abîme s'entrouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde ; elle est à l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. »*

¹ 1857-1924.

D'abord, la côte disparaît. Elle laisse la place à un horizon inhabituel : aussi loin que la vue puisse porter et dans toutes les directions, il est là, circulaire. Il semble fixe, immobile. Seules, les couleurs changent. Bizarrement, *a contrario* de ce qui s'observe à terre, nous restons au centre. Nous sommes le centre ! Nous y resterons jusqu'à la fin du voyage, jusqu'à ce qu'un membre de l'équipage crie : « *Terre ! droit devant !* ». À partir de ce moment, la terre reprend sa place et nous la nôtre. La métamorphose s'interrompt. Elle ne s'arrête pas...

Tant pour mes enfants que pour ma femme et moi-même, ces traversées sont des moments privilégiés de retour sur soi. Chacun le vit avec sa sensibilité. Certaines choses sont dites. D'autres non. Rangés dans un coin de notre mémoire, les souvenirs sont là pour nous rappeler qu'un jour, le temps et l'espace ont pris, pour chacun d'entre nous, une autre dimension. Ensemble, nous allons au bout d'un projet dans lequel nous nous sentons acteurs à part entière. Pour moi, ces expériences m'emmènent à la rencontre de moi-même.

Oubliant le sentiment de Charles Baudelaire évoqué tout à l'heure à l'égard de l'océan et ne retenant que la beauté des vers, je citerai encore : « *Homme libre, toujours tu chériras la mer ! La mer est ton miroir : tu contemples ton âme.* » Contempler son âme. Quel beau symbole ! Je ne peux m'empêcher de poursuivre en le citant encore : « *Tu te plais à plonger au sein de ton image* »... Les méandres de la pensée créent ainsi des analogies entre ces longues heures passées en mer et ma vie citadine. Mon histoire personnelle m'accompagne. Elle guide ma réflexion, la suscite parfois. Elle me suit. C'est cet amalgame parfois un peu bizarre qui, malgré la distance qui me sépare de la Cité, accompagne mes réflexions. Les émotions si particulières qui accompagnent une traversée, je les ressens très fort et surtout la nuit quand « *la lumière - le plus souvent lunaire - luit dans les ténèbres* ». La peur en fait bien-sûr partie. Quand je largue les amarres, elle est chaque fois là. La même sensation : une sorte d'appréhension contenue. Pour reprendre l'expression de notre grand navigateur belge, Willy de Roos, je me dis : « *Pourvu que l'océan me laisse passer !* » Pourvu que tout se passe au mieux. Je chasse alors ces idées et me concentre sur la tâche. Notre bateau s'ébranle. Tout mon être est en éveil. Tous mes sens captent les moindres informations extérieures qui se combinent aux multiples paramètres à prendre en compte pour réussir la manœuvre. L'Otter est pris en charge par l'élément liquide. Le vent, le courant, la visibilité, l'encombrement de la marina sont tous éléments dont le barreur doit tenir compte. Il se rassure en pensant au travail de préparation qui précède le départ. Il s'appuie sur le sens marin qui s'acquiert et s'aiguise au gré des milles parcourus et des vicissitudes rencontrées. Cette peur est donc un élément mobilisateur d'énergie à fournir au moment magique du départ. Elle permet de ne rien laisser au hasard. Elle reste omniprésente, en toile de fond de mes perceptions et de mes pensées jusqu'au retour au port, de nouveau amarrés. Elle se manifeste à nouveau au moment d'envoyer les voiles, de prendre un ris par gros temps, d'envoyer ou d'amener le spi. Il faut estimer correctement la force

du vent et l'état de la mer. Mieux que l'observation des instruments du bord, l'intuition commande en s'appuyant sur cette attention rigoureuse que l'on accorde à l'environnement.

Hervé Hamon, marin, philosophe et écrivain français, en parle si bien que je ne résiste pas à l'envie de le citer : « *Un bon marin est un homme dont l'esprit est habité de peurs innombrables, méthodiques et graduées. Celui qui n'a pas peur en mer n'est pas un marin, celui qui joue les bravaches n'est pas un marin, celui qui a peur de tout et de rien n'en est pas un non plus. L'ennemi, il ne suffit pas de le situer sur la carte, de posséder les plans de ses forteresses et la disposition de ses troupes. L'ennemi, quand on navigue, il faut le transformer en compagnon, en hôte, en camarade, en invité de marque, en maître instructeur et parfois même en allié ; il faut pouvoir compter sur lui.* »

« Départ

Le dernier filin glisse aux écubiers de fer :
Le navire frémit. On part. Frisson de joie.
Devant l'immensité, l'âme libre s'éploie
Et d'un vol triomphal domine le plein air

Posséder d'un regard et le ciel et la mer !
Extase ensoleillée où mon être se noie !
La brise claque ainsi qu'un étendard de soie.
La côte au loin n'est plus qu'un croissant d'argent clair.

Elle a pris fin, la vie où le contact de l'homme
Me faisait oublier la grandeur d'être seul.
La mort des vains désirs brusquement se consomme.

L'ennui ne me ceint plus de son morne linceul ;
Tout l'inconnu m'enivre, et soudain, dans ma tête,
L'espoir fait éclater ses fanfares de fête. »

Alfred Droin

(à suivre)